N° 3621 — 10e Année CINQ CENTIMES Mardi 17 Mai 1898

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs. — Un an 24 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas place de la Bourse, 10.

Téléphone

Chronique de la Semaine

Voici la période de ballottage qui commence et avec elle naissent tous les scrupules de conscience et se produisent toutes les hésitations.

Quelle ligne de conduite tenir entre deux adversaires qui, tous deux, sont hostiles aux principes que vous avez toujours préconisés, propagés, défendus ?

N'allez pas à droite disent les uns, *vous allez pousser le pays vers la réaction cléricale* et vraiment, il serait bien inutile d'avoir tant lutté pour la République, pour les conquêtes de la démocratie, pour les réformes, si l'on veut faire aujourd'hui machine en arrière.

N'allez pas à gauche, crient les autres, la sociale se montre hurlante et menaçante à notre horizon. Défendez la société, la propriété et la République même, que l'odieux collectivisme veut absorber.

Alors Jean-Populo tiraillé dans les deux sens, se sent anxieux, ennuyé, et éprouve comme jadis Jean Hiroux, les symptômes d'un embêtement général.

D'un côté l'éteignoir, de l'autre la torche. Voilà le tableau que l'on place sous ses yeux.

L'éteignoir, il en est sûr.

La torche lui paraît moins certaine, car après tout, si nous en croyons tous les journaux de droite, y compris ceux du centre, la majorité de la Chambre sera une majorité de républicains de nuance pâle.

Déjà, nous dit l'*Echo du Nord*, le ministère est certain d'une majorité de 90 voix.

Nous avons vaincu les radicaux clame la *Dépêche*.

Il ne nous reste plus qu'à illuminer déclare modestement la *Croix du Nord*.

Très bien, mais dans ce cas, c'est l'éteignoir qui a le dessus.

C'est l'éteignoir qui triomphe et dès lors, à qui la torche peut-elle bien faire peur ?

Puisque le premier tour de scrutin a — nous nous en rapportons à l'*Echo* et à la *Dépêche*, — donné une forte majorité aux « républicains de gouvernement » (formule comprenant toutes les droites et tous les centres), désormais le pays est tranquille. Il n'y aura pas, quoiqu'il puisse arriver, 50 collectivistes à la Chambre. M. Méline est président du conseil à perpétuité; les ralliés sont heureux et le Pape jubile.

La République va entrer dans une ère nouvelle. On s'apprête à sonner les cloches le 22 mai, toutes les sacristies sont à la joie et tous les bedeaux s'enivrent du..., triomphe de leurs amis, ce qui modifie leurs conditions d'ivresse ordinaire.

Et la République démocratique, disloquée, écrabouillée, anéantie, n'a plus qu'à demander aide et protection à notre Sainte Mère l'Eglise.

Le tableau est réjouissant, seulement....... il y a le deuxième tour de scrutin.

Il y a le ballottage qui pourrait bien faire déchanter ceux qui chantent si haut, d'une voix fausse d'ailleurs.

Puisque, d'après la *Dépêche*, l'*Echo* et la *Croix*, il n'y a plus de danger *« rouge »* ; puisque le pays s'est *ressaisi*, puisque M. Méline décroche les étoiles et se nimbe d'auréoles superposées, il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de regarder de l'autre côté, c'est de penser *que le péril n'existant plus à gauche, il y a lieu* de se préoccuper du danger de droite.

Et dans ce cas que convient-il de faire ?

Voilà le rébus.

Aux malins de le débrouiller.

***

Réflexion d'un doux ivrogne qui tanguant et roulant, monologuait l'autre soir dans la rue Nationale :

« Les cléricaux crient partout comme des *enrogés* que le parti collectiviste *perd Séver*. C'est à voir. Et puis... (zig-ziguant), il y a ballottage!

***

Un de nos distingués confrères de la presse, M. Georges Villain, du *Temps*, conseiller général de la Seine, a imaginé de mettre en image les évolutions successives du rallié.

Il s'est adressé à l'imagerie d'Epinal pour rendre sa pensée, estimant avec raison que les dessins appropriés d'habitude aux aventures de M. de Crac, à Guignol et autres personnages funambulesques, convenaient admirablement à *nos polichinelles « fin de législature »*.

Cette petite page d'images coloriées est des plus amusantes.

C'est l'histoire des ralliés en seize dessins.

La chose commence en 1789.

M. *Rallié*, dans la nuit du 4 août, se rallie à la Révolution française.

En 1804, il crie : Vive l'Empereur.

En 1814, il salue le drapeau blanc et s'incline devant le roy.

En 1830, il acclame Philippe d'Orléans et fait cause commune avec les vainqueurs de juillet.

En 1848, il prête serment de fidélité à Louis Napoléon, rallié à la République.

En 1852, il se rallie à l'empire.

En 1871, il crie : Vive la République!

En 1873, il s'incline devant la République du maréchal de Mac-Mahon.

En 1882, il conspue Gambetta et J. Ferry.

En 1888, il acclame le brav' général Boulanger.

En 1898, il se dit « républicain de gouvernement ».

En 19..., il s'étend sur un moelleux canapé timbré aux lys de France, et se sert de la République comme tapis en disant avec tranquillité :

« Il faut toujours être du côté du manche ».

Le tableau est parfait.

C'est l'histoire complète du rallié avec toutes ses pantalonnades et toutes ses évolutions.

C'est l'histoire d'hier et celle d'aujourd'hui.

C'est surtout l'histoire de bien des gens de notre connaissance.

Qu'en pense-tu, électeur ?

***

La discussion qui vient de s'ouvrir au Consei municipal de Lille, au sujet du contrat passé entre l'Administration des Hospices et les Facultés catholiques, remet en lumière certains points qui ne nous semblent pas de nature à rehausser le prestige de l'Institut catholique.

Il s'agit du recrutement des professeurs des Facultés de l'Etat, mis en parallèle avec le recrutement des professeurs des Facultés libres.

Nos professeurs de l'Etat ont tout d'abord subi, d'une façon générale, le dur concours de l'agrégation.

Ce n'est point chose facile, tous les docteurs en médecine le savent.

Puis, une fois en possession de ce titre il faut, pour que nos médecins soient nommés *titulaires* d'un emploi de professeur, que le ministre les choisisse sur une triple liste présentée par la Faculté, par l'Académie de Médecine et par *le Conseil supérieur de l'Instruction publique : Il y a ainsi une sélection qui se fait parmi l'élite* même de nos docteurs.

Mais si les difficultés sont extrêmes, si le choix est entouré de mille précautions, si la désignation d'un professeur des Facultés de l'Etat *exige de pareilles garanties, il n'en est pas de* même du côté des Facultés catholiques.

Ici, point n'est besoin d'agrégation, de présentation faite par le conseil supérieur de l'instruction publique ou par l'Académie de médecine.

Il suffit *d'être nommé par l'archevêque*.

Et voilà toute la science médicale exigée pour être admis au professorat c'est-à-dire, pour qui se rend compte des choses, qu'un médecin très *savant en concurrence avec un médecin médiocre* mais pratiquant, sera toujours sacrifié à celui qui observe « *quatre temps vigile* », se confesse, communie et est recommandé par son confesseur.

On peut, par cet exposé des différents genres de recrutement des professeurs des deux Facultés concurrentes, se rendre compte de ce que vaut l'une comparée à l'autre.

Et c'est pourquoi, nous ne serions pas fâchés, *au point de vue de l'intérêt général*, de voir les tribunaux prononcer l'annulation d'un contrat qui place 200 malades de l'hôpital de la Charité, sous la haute direction des professeurs nommés et choisis sur leurs actes de contrition, *mais nullement d'après leurs connaissances* scientifiques.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

Le scrutin de ballottage

Les journaux réactionnaires sonnent de plus bel l'hallali, voyez l'*Echo*, voyez la *Dépêche*. A nous les opportunistes, à nous les progressistes que nous voulions détruire naguère! A nous tous les républicains que nous avons traqués de tous temps ! La bête qu'il s'agit d'éventrer c'est la bête révolutionnaire.

Hommes d'ordre et d'apaisement, qu'hésitez-vous à venir à nous, clame la *Dépêche ?*

Quoi ! patriotes, s'écrie le grand *Echo*, vous hésiteriez à vous rallier à notre panache décoloré !

Vous êtes orfèvres, républicains (!!) libéraux et de gouvernement ! Vous battez la caisse comme charlatans en foire. Vous en serez pour vos frais. Les vrais républicains ne se laisseront pas prendre à vos caresses de serpent. Ils resteront ce qu'ils ont toujours été, républicains et anticléricaux.

Ils savent que ce n'est pas demain que la propriété collective fera place à la propriété individuelle ; ils savent que ce n'est pas demain que le drapeau rouge remplacera le drapeau tricolore qui a porté triomphalement par le monde le souffle de la *Révolution française*.

Ils savent que c'est la pieuvre cléricale qu'il faut éventrer ; ils savent que c'est elle qui, aujourd'hui comme toujours, cherche à étendre ses bras gluants sur la *liberté et sur l'émancipation du peuple*.

Comme un seul homme ils se lèveront dimanche pour barrer la route à la réaction cléricale et financière. Dimanche tous les républicains se ligueront contre les *Roger*, les *Loyer*, les *Masurel*, les Renard, les Thellier de Poncheville, etc., représentants des classes privilégiées et des millionnaires, ces éternels ennemis de la démocratie.

Ils se souviendront que le devoir républicain leur commande de s'unir pour sauver le patrimoine commun des hommes de progrès et de liberté et faire rentrer dans leurs tannières les jésuites de *toute robe* et les représentants des exploiteurs de toute catégorie.

Cette union, tous les membres de l'armée républicaine, opportuniste, progressistes, radicaux, socialistes, peuvent la faire sans abdiquer aucune de leurs doctrines politiques ou sociales; pour cela ils n'ont à consentir à aucune abdication, à aucune concession de principes.

En se coalisant contre le syndicat de *réacteurs qui monte à l'assaut de la République* pour en détruire l'esprit, les républicains, à quelque nuance qu'ils appartiennent, sauvegarderont, au contraire, le principe républicain!

Le régime républicain est l'instrument de toutes les réformes démocratiques et de tous les progrès sociaux. Si nous nous laissions arracher cet instrument des mains par nos ennemis, il importerait peu après, que nous ne soyons pas d'accord, quand nous n'aurions plus qu'à nous agiter dans une opposition vaine et stérile.

Pour que le parti républicain puisse agir, il faut qu'il ne permette pas à une majorité hostile de se constituer. C'en serait fait de l'essence même de la République.

Il n'est plus permis aujourd'hui d'avoir d'hésitation.

Entre la réaction cléricale et financière protégée par le ministère Méline et le parti démocratique, le choix de tout républicain est fait.

Il se souviendra que le cléricalisme est toujours l'ennemi et qu'il a pour complice le grand capital, sec et égoïste, et il votera pour ceux qui ont les regards tournés vers un avenir comportant plus de justice et de bonheur pour tous.

Conte du Lundi

Imposante cérémonie à Tourcoing

La chose est assez plaisante. Mais il paraît qu'elle est vraie. Du moins, M. Albert Masurel l'affirme.

On lui a confié la défense du drapeau tricolore, la *défense de l'ordre et de la vraie liberté*.

Il le proclame sur des affiches aux couleurs nationales et il crie au peuple : Courage ! en avant, au son de la *Marseillaise*, pour la France et pour la République !

Désormais donc, M. Masurel monopolise et personnifie la Patrie et la République. Il est défendu de voter pour un autre que pour lui, sous peine de n'être plus ni patriote ni républicain.

Ne protestez pas ! on vous soupçonnerait d'ignorer ce qu'est la vraie liberté.

D'ailleurs vous ne manquerez pas d'être convaincus, lorsque vous saurez quels grands patriotes, quels purs républicains ont placé M. Masurel à ce poste d'honneur.

Le récit de l'imposante cérémonie qui eut lieu avant l'apparition du fameux placard vous renseignera à ce sujet.

Elle eut pour théâtre la salle de répétitions du Cygne.

Albert avait pris place sur l'estrade.

A ses côtés se pressait son fidèle état-major : Popaul-le-Vertueux, Charles le Bijou-des-Dames Jean l'Exilé, Victor-le-Sonneur, etc., etc.

La salle était remplie de monde.

Tout à coup un remou se produisit dans la foule, des bravos éclatèrent; le chant de la *Marseillaise* fut ébauché, puis réprimé par des chut, chut, écoutez !

Le général van Waetjenseghem, quoique souffrant de rhumatismes gagnés dans ses nombreuses campagnes, s'était avancé vers le maître.

Il tenait à la main un drapeau roulé. C'était un drapeau tout neuf, le drapeau de la France.

Nul n'était plus désigné que le général pour l'offrir au nom des patriotes.

Joseph s'acquitta magistralement de sa mission. Dans un discours, empreint des sentiments les plus nobles, il commença par rappeler ses états de services en 1870, exprima combien il admira à cette époque le courage de nos soldats qui bravaient le froid, la faim, les balles, pendant que d'autres se chauffaient chez eux.

Il exposa comment cette admiration l'amena à solliciter, quelques années après, lorsqu'il eut dépassé l'âge du service militaire, l'honneur d'être admis comme citoyen au sein de notre nation généreuse. Cette faveur lui fut accordée à sa grande joie.

Il en gardera une éternelle reconnaissance à son pays d'adoption. Pour le prouver il venait, en son nom et au nom des vrais patriotes et des vrais républicains confier le drapeau tricolore au grand, au noble, au seul digne, à l'unique **Albert Masurel**, qui joint au mérite d'aimer son pays beaucoup plus et beaucoup mieux qu'aucun autre mortel, celui de lui acheter, à lui Joseph, des selles et des harnais.

Des tailleurs, des marchands de vin, des fournisseurs de toutes sortes qui se trouvaient dans l'auditoire trépignèrent d'enthousiasme.

Ce fut une vraie frénésie qui s'empara de tout le monde, quand Joseph, d'un geste noble déployant le drapeau, le montra orné dans le milieu d'un admirable sacré-cœur.

Quelques flamands, récemment naturalisés, *membres de la confrérie des grosses chiques*, se mirent à réciter leur chapelet. D'autres hurlaient de joie. Puis, après quelques instants défilèrent des républicains de toutes nuances depuis le blanc pur jusqu'au violet foncé.

Ils venaient rendre hommage au chef et remettre entre ses mains la cause de l'Union, de l'ordre, de la vraie liberté.

On vit tour à tour :

Une délégation de Linselles qui, récemment, à coups de briques et de crottes défendirent l'ordre et la vraie liberté ; un groupe de jeunes gommeux qui dans le même but, sur la grand' place se servirent de cannes et de parapluies.)

Des hommes charitables qui pour exercer de pieuses vengeances, notaient, il y a quelques années encore, les maisons ornées de drapeaux *tricolores* le 14 juillet et celles dépourvues de bannières les jours de processions.

Puis viennent encore les fondateurs de Notre-Dame de l'Usine, des groupes de vingt ; les anciens irréductibles du trône et de l'autel ; ceux pour qui le drapeau blanc était plus sacré que le Saint-Sacrement lui-même, pour qui la *Marseillaise* était jadis un chant d'assassins ; ceux aussi et surtout qui mettent et qui mettront toujours Rome avant la France.

Enfin vinrent tous les agents de la campagne actuelle, ceux qui vont dire aux petits marchands, aux petits employés, aux ouvriers, qu'ils sont libres, mais qu'on saura se souvenir de ceux qui feront opposition au seul républicain, au seul patriote qu'est Masurel.

Tous ils passèrent, acclamant dans le maître, ému et reconnaissant, le représentant de la vraie France, de la vraie République, de la vraie liberté.

Ils l'assurèrent de leur soumission, de leur dévouement, non sans couler un regard mouillé vers ce cher drapeau aux couleurs françaises, qu'ornait un sacré cœur.

Après que toutes ces mains eurent touché la sienne, le maître s'attarda un moment à goûter un sentiment de soulagement. Puis il fit signe qu'il allait parler.

Silence ! glapit Popaul.

Silence ! hurla Victor le sonneur.

Allons ! qu'on fasse silence, dit Joseph d'une voix empâtée !

Petit à petit les rumeurs s'apaisèrent. Les oreilles étaient tendues, l'auditoire suspendu aux lèvres du maître, était impatient de boire ses paroles.

Lui, s'avança sur le bord de l'estrade, le torse cambré, un sourire épanouissant sa large figure :

— Mesdames, commença-t-il...

Pardon ! Messieurs, c'est *messieurs, citoyens*, que je veux dire...

Tous souriaient à cet homme du monde plutôt habitué à parler aux dames.

Il continua :

C'est pour moi un beau jour que celui-ci. Je vous remercie ! Tous nous marcherons contre le radicalisme, contre le socialisme ! nous marcherons groupés autour de ce drapeau que je tiendrai haut et ferme ! Vous êtes avec moi, je suis avec vous ! Courage ! En avant au chant de la *Marseillaise*, pour la France et pour la République !

Ce fut un tonnerre de bravos.

L'écroulement subit de la salle n'aurait pas fait plus de bruit. Les chapeaux s'agitaient, les bouches hurlaient, les yeux sortaient des orbites. *Quelques uns s'embrassaient, d'autres pleuraient* On se serait cru dans une maison de santé, section des agités.

Un assistant entonna la *Marseillaise*. Une partie de la salle l'imita.

Mais les Flamands, non encore familiarisés avec l'orientation nouvelle, entonnèrent le cantique : Sauvez Rome et la France !

Cela fit une cacophonie épouvantable.

Mais dans l'état d'effervescence où était l'assemblée elle n'y prit garde.

Elle voyait et entendait tout en beau.

Toute à sa passion, vraie pour les uns, simulée pour les autres, mais également démonstrative pour tous, elle hurlait : Vive Masurel, à *bas Dron, à bas les faux républicains ! et son* enthousiasme montait jusqu'au paroxysme.

Seul, un peu à l'écart, Jean l'Exilé paraissait moins entraîné.

Il avait reçu du Maître un abattage au sujet de certaine lettre ouverte adressée à son ex-ami Gros-Rohut et conçue en termes trop académiques.

Blessé dans son amour-propre d'auteur, déçu dans son espoir de plaire au Maître, il était devenu hésitant par crainte de déplaire encore.

Sa froideur relative fut remarquée. Elle froissa quelques exaltés. Jean fut questionné. Il balbutia et parut suspect. On le pressa. Alors, ne sachant que dire et pensant rentrer en grâce, il hasarda.

— Tout cela est très bien, mais j'ai des inquiétudes.

— Des inquiétudes ? Pourquoi ?

— Parce que... enfin, Messieurs, nous sommes ici entre nous — il me semble que, dans ce drapeau, le rouge est trop rouge et le bleu, trop bleu ; de plus le Sacré-Cœur est un peu petit.

— Que voulez-vous dire ?

— Que les couleurs devraient être plus pâles puisque nous marchons avec les blancs...

— Il n'y a plus de blancs, interrompit sèchement une voix !

— Mais alors le Sacré-Cœur est peut-être de trop !

— Assez ! lui cria-t-on.

— Imbécile, dit un autre!

Il ne comprend pas la vraie République, clama un troisième !

— *Va-t en voir Gros-Rohut*, cria Victor.

— Va-t-in le vir ti-même, répliqua Jean, ch'est tin parrain !

A peine eut-il dit ces mots que de toutes parts retentit le cri : A la porte, à la porte ! et le grand patriote, Jean l'Exilé, eut beau protester; il fut flanqué dehors par les seuls vrais patriotes, les seuls vrais républicains au nom de la vraie liberté.

LES RALLIÉS

et la presse étrangère

L'*Osservatore catholico* de Milan, a consacré un très important article à l'ouvrage de notre éminent collaborateur et ami, M. Maxime Lecomte, sénateur du Nord : *les Ralliés, histoire d'un parti*. Inutile de dire que le prélat qui est l'auteur de cet article bibliographique ne partage pas les idées de l'auteur du livre; il en fait au contraire, dans trois colonnes en caractères serrés, une critique assez vive. Comme l'*Osservatore romano*, le journal de Milan est un organe presque officiel de la politique pontificale.

Par contre, un journal qui se publie en anglais, à Constantinople, le *Levant Herald* (30 *avril*) *consacre au même ouvrage la notice dont* voici la traduction :

« *Les Ralliés* (Paris : Flammarion, 26, rue Racine), par M. Maxime Lecomte, le sénateur républicain bien connu, sont une histoire très intéressante de l'évolution qui a entraîné une grande fraction des partis monarchiques, depuis 1886, surtout depuis que le pape engagea vivement les fidèles à ne plus combattre en France la forme républicaine du gouvernement. Dès ce moment, bon nombre d'adversaires de la République l'ont acceptée : ce sont «les Ralliés».

M. Lecomte les divise en deux classes : ceux qui sont venus loyalement à la République et ceux qui se sont appelés républicains pour entrer en meilleure position de combat contre la République.

L'auteur est impartial et a produit un ouvrage d'une réelle valeur, qui sera consulté avec fruit par ceux qui s'occupent de notre histoire contemporaine.

UN DÉMENTI BIZARRE

Le ministre Turrel, accusé d'avoir détourné des pièces d'un dossier du ministère de la guerre pour s'en servir contre un de ses concurrents, ancien officier, vient de faire communiquer aux agences, par le ministère de la guerre, la note suivante :

Contrairement aux renseignements donnés ce matin par certains journaux, aucun document appartenant au dossier d'un ex-officier n'a été détourné *du ministère de la guerre*.

Il ne peut, dès lors, se trouver entre les mains de tiers.

Alors comment se fait-il, si aucun document n'a été détourné, que cependant le *Télégramme*, organe de M. Turrel, ait pu en publier quelques-uns et affirmer même qu'il tenait les originaux à la disposition de qui voudrait les voir.

Voilà qui est au moins bizarre.

On ne manque pas de toupet au ministère de la guerre, quand on se laisse styler par M. Turrel.

LE DERNIER CONVOI

Ils sont quatre qui veulent jusqu'au bout se rouler dans les apothéoses.

Ce sont les ministres de l'intérieur, de la guerre, de la marine et du commerce : MM. Barthou, Billot, Besnard et Boucher.

Les longues promenades à travers la France les charment; les chemins de fer les bercent; les wagons lits les transportent; les arcs de triomphe et les illuminations les éblouissent; les acclamations des foules les enivrent; les banquets les grisent.

MM. Barthou, Billot, Besnard et Boucher sont des infatigables et des insatiables ; 25 mois d'exercice *du pouvoir n'ont pas effeuillé leurs tenaces illusions* : les ovations des peuples prosternés sur leur passage les émeuvent plus que jamais; ils ne peuvent s'en lasser, ils les appellent, ils les réclament; ils se cramponnent désespérement aux derniers jours du pouvoir qui leur restent.

Aussi les verra-t-on le 29 mai escorter à Saint-Etienne le Président de la République et boire encore à la coupe des grandeurs où le champagne frelaté se transforme en divin nectar.

Grand bien leur fasse ! Mais pourquoi M. Félix Faure emmène-t-il avec lui ces quatre ministres seulement, et non pas le ministère tout entier ?

Est-ce qu'ils n'ont pas tous mérité de prendre part à cette suprême promenade ?

Nous rêverions un grand voyage circulaire sur toutes les lignes françaises et tous les membres du *cabinet Méline, mais tous, allant se montrer aux* électeurs qui les salueraient du cri :

— Nous vous avons assez vus.

Pour un beau convoi, ce dernier convoi serait un beau convoi.

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique spécial

LA GUERRE

ENTRE l'Espagne et les Etats-Unis

Aucune nouvelle n'est venue modifier *dans la journée la situation telle* que nous l'avons présentée hier. La flotte américaine de l'amiral Sampson a quitté Porto-Rico ; la flotte espagnole de l'amiral Cervera a quitté la Martinique : on n'a pas *appris jusqu'à présent qu'elles se soient* rencontrées.

On continue d'ailleurs d'atténuer très sensiblement les premières informations relatives au bombardement de San-Juan et aux *diverses opérations sur la côte* cubaine.

A Madrid, on se félicite de ce qui s'est passé en ces occasions, tant d'un côté que de l'autre. Les Américains auraient échoué dans *leurs tentatives de débarquement*. Leur tir n'aurait produit que des effets médiocres et leurs soldats n'auraient pu mettre pied à terre nulle part pour aller rejoindre les insurgés.

Le gouvernement de Madrid envoie aux marins et aux soldats de l'Espagne les remerciements de la patrie. Voici en somme, les impressions pour aujourd'hui :

L'entrée à la Martinique des contre-torpilleurs *Furor* et *Terror* ne permet plus de douter de la présence dans ces parages du gros des forces de l'amiral Cervera. Celui-ci, parti du cap Vert le 27 avril, a donc mis seize jours pour franchir la distance qui sépare la côte occidentale d'Afrique des petites Antilles. Cette allure de crabe ne doit pas nous surprendre, car les croiseurs espagnols ont dû régler leur marche sur celle des cargo-boats chargés de charbon qui les accompagnaient. Peut-être aussi ont-ils fait quelques fausses routes pour dépister l'ennemi. Remarquons, à ce propos, que les Américains, tacticiens habiles et audacieux, se sont montrés jusqu'ici d'une rare infériorité en stratégie.

Et, en effet, l'unique escadre offensive de l'Espagne est demeurée plus de quinze jours en station aux îles du Cap Vert, préparant ostensiblement sa traversée de l'Atlantique, et l'amiral américain qui dispose d'une douzaine de croiseurs à grande vitesse, n'a pas eu l'idée d'en détacher deux ou trois en observation à la côte d'Afrique, avec mission de suivre l'ennemi dès son appareillage ! Ils sont restés sottement en croisière sur une ligne qui s'étend depuis la Floride jusqu'à Saint-Domingue, si bien que l'amiral Cervera a pu passer sans encombre, grâce à un léger crochet dans le Sud.

Autre faute grossière : les éclaireurs américains naviguent isolément, sans être reliés entre eux et avec le gros des forces.

C'est ainsi que, pendant que les torpilleurs espagnols étaient à Saint-Pierre (Martinique), le croiseur auxiliaire *Harward* y est arrivé et a voulu télégraphier à Washington les renseignements qu'il avait pu recueillir dans sa croisière. Mais le gouverneur de notre colonie a fait savoir au capitaine américain :

1° Qu'il ne pourrait reprendre la mer que vingt-quatre heures après le départ des torpilleurs espagnols;

2° Que, comme conséquence, ses dépêches ne seraient transmises à Wasgington que passé le même délai.

Nous croyons que le gouverneur de la Martinique a agi, en la circonstance, conformément aux règles du droit international. Mais si le *Harward* avait été accompagné d'un aviso ou d'un torpilleur de haute mer cette estafette serait restée en dehors du port et aurait pu porter aussitôt la nouvelle à l'amiral Sampson. En négligeant cette précaution, les Américains ont prouvé qu'ils ignoraient les *règles les plus élémentaires* du service d'exploration à la mer.

A CUBA

UN COMBAT

avec les navires du blocus

DÉFAITE DES AMÉRICAINS

Madrid, 15 mai. — D'après une dépêche officielle de la Havane, les croiseurs espagnols *Nenadita* et *Nueva Espana* sont sortis aujourd'hui de la rade pour combattre les cinq navires américains qui ont été obligés de battre en retraite.

Après leur avoir fait la chasse, les croiseurs espagnols sont rentrés dans le port au milieu des ovations de la foule massée sur les quais et les jetées.

Deux journalistes prisonniers des espagnols

Madrid, 15 mai. — D'après une dépêche privée, deux reporters américains, faisant partie de l'expédition qui tenta de débarquer à Cabanas, seraient prisonniers. Conduits à la Havane et interrogés, ils ont déclaré que les Etats-Unis ignorent complètement la situation de Cuba, car on croit que les insurgés sont maîtres du pays. Ils se montrent également surpris des moyens dont disposent les Espagnols.

Les escadres en présence

MARCHE A TOUTE VAPEUR

New-York, 15 mai. — On est toujours sans nouvelles de l'amiral Sampson, qui a quitté Porto-Rico, et les commentaires vont leur train.

En admettant que les navires espagnols se dirigent sur la Havane, comme ils ont quitté la Martinique *jeudi soir et qu'ils marchent à une* vitesse de seize à dix-sept nœuds, ils pourront arriver à destination ce soir.

La flotte du commodore Schley est partie d'Hampton Roads jeudi soir à 4 h. 20, et a dû arriver jeudi soir samedi en vue de la Havane avec une vitesse de 14 nœuds.

Quant à l'amiral Sampson, s'il a emmené avec lui, ce qu'on ignore encore, les monitors *Terror* et *Puritan*, la vitesse de son escadre a été réduite à dix nœuds, et il est à craindre, dans ce cas, qu'il n'arrive après l'escadre espagnole.

Si le commodore Schley se trouve seul en présence de l'amiral Cervera, il disposera seulement de deux cuirassés, *Massachussets* et *Texas*, du croiseur *Brooklyn* et de deux moniters, *Amphitrite* et *Miantonomah*, qui croisent en ce moment devant la Havane ; navires sans vitesse, mais très puissants.

Il convient d'ajouter à ces forces plusieurs canonnières et torpilleurs qui assurent en ce moment le blocus.

On a fait courir le bruit que l'escadre espagnole aurait capturé le *Yale* (ancien transatlantique *Paris*) ; mais cette nouvelle n'est nullement pas confirmée.

On télégraphie de Tampa que l'armée attend toujours des ordres du départ.

Le général Shafter a été prévenu de l'arrivée de l'escadre espagnole et avisé que le corps expéditionnaire ne partirait pas avant que le résultat de la bataille navale imminente soit connu.

Au Sud de Saint-Domingue

Londres, 15 mai. — D'après les derniers avis, la flotte espagnole aurait passé au sud de Saint-Domingue pendant que l'amiral Sampson croisait au nord. Il est donc probable que l'amiral Cervera a choisi la route la plus longue pour se rendre à la Havane.

Les troupes réunies au camp de Tampa ont beaucoup d'hommes malades du vomito negro.

AUX ÉTATS-UNIS

La campagne anti-française

New-York, 15 mai. — 2000 femmes ont pris part hier à une réunion dans le but d'organiser le boycotage des produits français. Le mouvement hostile contre la France s'étend à toutes les grandes villes des Etats-Unis.

EN ESPAGNE

La crise ministérielle

Madrid, 16 mai. — Les ministres se sont réunis en conseil. La discussion a été très mouvementée et a duré trois heures.

La séance a été consacrée à la discussion de la crise actuelle. Les ministres ont insisté pour donner leur démission. M. Sagasta, au contraire, a invoqué des convenances politiques, et a déclaré qu'en raison des circonstances solennelles que traverse l'Espagne, une crise était inopportune en ce moment.

A la suite des déclarations du président du conseil, les ministres ont assuré M. Sagasta de toute leur confiance.

La crise est donc aplanie.

Elections législatives

MANIFESTE

du Comité d'Action pour les réformes républicaines

Paris 15 Mai. — Le Comité d'action pour les réformes républicaine adresse un appel aux électeurs pour le scrutin de ballottage dans lequel il dit :

« Le suffrage universel a affirmé le 4 mai sa fidélité au vieil esprit républicain en condamnant la politique du gouvernement actuel. »

« Malgré la coalition de toutes les forces réactionnaires, malgré la pression administrative la plus odieuse, malgré les tentatives d'intimidateurs, malgré la subtilité de nos adversaires, malgré les promesses et les menaces le pays a défendu victorieusement la République contre les perfides. »

« Au premier tour de scrutin l'échec de la coalition réactionnaire a été indéniable, au second tour il sera décisif ». Mais un dernier effort est nécessaire pour mettre un terme à l'entreprise coupable qui compromet les intérêts de la République ».

« Nous vous adjurons aujourd'hui en un dernier et suprême appel ». « Soyons unis, toujours disciplinés, le scrutin public du 22 mai assurera le triomphe de la République. »

LES DÉSISTEMENTS

Seine-Paris. — 14e arrondissement (circonscription). — M. Champoudry s'est désisté en faveur de M. Emile Dubois.

20e arrondissement. (2e circonscription). — Nous avons déjà dit que M. Masson, qui a obtenu le 8 mai 2,163 voix, s'était désisté en faveur de M. Patenne qui en a eu 4,173. De son côté, M. Furquet, revisionniste chrétien, qui a obtenu 2,2?? voix, vient également de se désister en faveur de M. Patenne qui reste seul candidat contre M. Vaillant député sortant socialiste blanquiste, lequel a eu au premier tour 6,799 voix.

Seine-Banlieue. — M. Edgar Monteil se désiste de sa candidature dans la 2e circonscription de Saint-Denis.

Arrondissement de Sceaux. — Quatrième circonscription. — M. Maurice, candidat du parti ouvrier français, se désiste en faveur de M. Louis Dubreuilh, rédacteur à la *Petite République*, socialiste.

Allier. — 1re circonscription de Montluçon — M. Coutans, candidat du parti ouvrier, se désiste en faveur de M. Letang, socialiste blanquiste qui reste le concurrent de M. Vacher, député sortant, républicain.

Bouches-du-Rhône. — Dans la 4e circonscription de Marseille, M. Jullien, socialiste chrétien, se désiste en faveur de M. Pierre Roux, socialiste.

Cher. — Dans la 2e circonscription de Bourges, M. Martinet, candidat radical, se désiste en